



# TROIS FILMS POUR UNE REALITÉ

par Alfred Carol



*Rosetta*, *Les enfants du marais*, *Ça commence aujourd'hui*. Trois films pour une réalité sociale. Une réalité sociale de la fin du XX<sup>e</sup> siècle. Deux, *Rosetta* et *Ça commence aujourd'hui* s'inscrivent en positif dans la dénonciation de la charge négative de cette réalité à partir de l'exposition de situations actuelles ; l'autre, *Les enfants du marais*, s'inscrit en négatif à partir d'une situation du passé récent exposant une alternative sociale qui aurait pu être et qui n'a pas été. Les trois films ont en commun d'avoir été tournés - avec plus ou moins de cohérence - dans des «décors» réels.

*Rosetta* et *Ça commence aujourd'hui* ne se situent pas dans le même registre : *Ça commence aujourd'hui* prend des airs pamphlétaires donnant dans un melo «tremendista» axé sur le pathos. Dans un sens, aussi dure que puisse paraître la dénonciation, le film a un côté « commercial » incontestable qui en fait, en définitive, un film dans le « système ».



*Rosetta*, c'est une autre chose, beaucoup plus dur, plus âpre, plus rigoureux, dépourvu de toute tentation commerciale. *Rosetta* est du social « hard core ». Dans *Ça commence aujourd'hui* la situation est catastrophique et il arrive des événements affreux, mais il y a un héros, plus, une équipe héroïque : le super-instit à la tête de sa cohorte féminine lutte contre le mal où qu'il se trouve. Quixotes au premier degré, ils luttent contre tout et contre tous sans jamais reculer. *Rosetta* pour sa part est une anti-héroïne ; prise dans un piège dont elle ne mesure pas les dimensions, elle se débat comme un rat coincé en fonçant avec une force aveugle vers un objectif borné. Sordide et ringard son univers n'a aucun trou par lequel rentre la lumière. Le présent

est sinistre, mais l'avenir ne peut être que pire. L'esthétique du film ne fait pas de cadeaux : camera à l'épaule qui n'arrête jamais de bouger et sautiller, dialogues réduits au minimum, paysage « zonard » de banlieue dégradée de grande ville, rien n'est prévu pour la détente du spectateur. Dans *Ça commence aujourd'hui* nous pouvons nous identifier à Torreton, l'institut, ou même à Cathy, l'assistante, dont l'abnégation et le dévouement n'ont pas de limites. Chez *Rosetta* nous ne pouvons nous identifier à rien ni à personne. Nous pouvons nous indigner du suicide collectif – horrible - de Mme Henry et ses enfants et identifier des coupables : les autorités administratives et politiques avec



leur insensibilité et leur organisation Kafkienne. Par contre, on ne sait pas très bien qui est à blâmer de la tentative de suicide de *Rosetta*...

Il pourrait paraître que je n'ai pas aimé, où que je n'ai pas été sensible à la situation sociale posée par *Ça commence aujourd'hui* - pas vrai, au contraire, je me suis beaucoup ému et j'ai pris fait et cause pour les déshérités et laissés pour compte de la région de Lille. Il faut faire des films comme ça.

Cependant, il faut reconnaître qu'on se trouve en face d'une démarche un petit peu volontariste, si tout le monde faisait correctement son boulot, si beaucoup de gens étaient aussi dévoués que notre équipe professorale, la société marcherait beaucoup mieux. C'est un peu l'esprit ONG tellement à la mode de nos jours. C'est, en fait, le discours typiquement social – démocrate, dans lequel il faut assister les gens, il faut les aider à s'en sortir, sans aller beaucoup plus loin dans les changements, etc.



*Rosetta* nous ramène dans une sorte de degré zéro social. Ne propose pas de solution dans le Système et même pas de solution tout court : il y a des gens qui sont broyés par la machine sans que ni eux ni nous ne puissions faire quoi que ce soit pour l'éviter. *Rosetta* est radical, rigoureux, rugueux. Est un film moderne qui plus que tout autre s'enfonce dans la merde qui nous entoure. Torreton dans *Ça commence aujourd'hui* parle de la poubelle à merde qui grossit, grossit. *Rosetta* nous installe dans cette merde. *Rosetta* est un film neomarxiste ? Je ne sais pas... En tout cas il n'a pas l'air d'un film truqué qui essaie de tortiller nos sentiments, et c'est déjà beaucoup. Il prend une distance effective vis à vis de la protagoniste qu'on nous montre sans nous expliquer (« *The filmmakers show Rosetta only from the outside. Neither her motivation nor her past is explained* »). Nous voyons Rosetta se débattre inutilement pour obtenir un boulot comme nous verrions dans un documentaire un scarabée essayer de traîner sa pelote jusqu'au sommet du Mont-Blanc. Ainsi, convertis en entomologues sociaux, nous ressentons un malaise inquiétant nous rentrer dans la peau. « Directing brothers Jean-

Pierre and Luc Dardenne had to pad out their film *with completely redundant* scenes in order to achieve feature length.” dit le critique Mark Hofferma qui apparemment n’a rien compris. Il n’a pas compris que les scènes redondantes sont là pour souligner la routine de la vie de Rosetta et qu’au point de vue formel elles donnent une cadence rythmique tout en compensant l’activité un peu frénétique de la camera. De cette manière le film trouve un équilibre expressif et formel qui fait l’originalité de sa mise en scène. Notons que *Rosetta* n’est pas, certes, un film complaisant, mais il n’est pas non plus, curieusement, un film agaçant, ce qu’il aurait facilement pu devenir. Dit dans d’autres mots “*At first the sharp incessant movements are too much but about half way through the film it begins to work very well because it allows us to get closer to Rosetta than we normally would to really see and feel her struggles*”.

Si on en vient aux détails de la vie de Rosetta il y a un truc, l’histoire des chaussures « de ville » qu’elle enlève avant de rentrer au camp pour pas les abîmer, qui a ciblé loin dans ma mémoire. On racontait dans ma famille que mon grand-père Joan, lorsque très jeune, dans les années du tournant du siècle, allait travailler à pied de Sant Quirze à Borgonyà, il enlevait ses espadrilles pendant le trajet et les pendait à son cou pour pas les abîmer.



S’il fallait mesurer le degré de « réalisme » on pourrait dire que le réalisme de *Rosetta* est d’une qualité supérieure à celui de *Ça commence aujourd’hui*. Dans *Ça commence aujourd’hui* la réalité nous est révélée au travers de la subjectivité de l’instituteur lequel en fin de compte représenté le point de vue du metteur en scène. La réalité que nous percevons est ainsi forcément distordue, pliée par la pression de Tavernier. Alors que *Rosetta* semble nous présenter la réalité au travers d’un cristal complètement transparent. On dirait que nous sommes en prise directe avec cette chose rare dans la fiction qu’on appelle la « réalité

objective ». Rosetta applique avec bonheur un parti pris minimaliste au niveau de la conception et de la structuration narrative. Il se rattache par là à des mouvements littéraires tels que le «dirty realism» américain (R. Carver, R. Ford et d’autres) des années 80.

Il n’est pas étonnant qu’un juré de gens épris de cinéma ait été sensible aux qualités et à la force de ce film, et ceux qui ont fait du tapage contre ce prix, je dirais, ce sont des cons. Quand je pense qu’il y en a qui auraient préféré donner le prix de Cannes à « *Todo sobre mi madre* » ! C’est comme si on comparait la tragédie grecque avec le vaudeville !

*Les Enfants du marais* se place dans une situation idéale. Non seulement idéale, mais idéalisée. Nous sommes placés au cœur d’une arcadie heureuse, un Eden écolo où la mère nature dispense sans compter pour satisfaire les besoins de ses enfants. Des critiques ont ridiculisé ce film en insistant sur ce côté bon enfant dans un décor d’opérette verte : « *Clapotis. Camaraderie bonasse avec grenouilles qui coassent dans la vase qui poisse, voilà l’univers de ce film embourbé où il ne se passe rien... Les bonheurs champêtres de l’après-guerre de 14-18 ont bon dos ici pour enchâsser tout le fourbi dans un chromo type SFP où les nappes à carreaux sont flambant neuf et même*

*les arbres semblent rapportés.* » et je crois qu'ils non pas raison de maltraiter comme ça ce film qui n'est pas un film désagréable ni agressif contre qui que ce soit ni autrement pernicieux. Son seul défaut est d'être un petit peu trop gentil. Dans un film de la sorte il vaut mieux essayer de faire ressortir ses qualités que de s'acharner sur ses faiblesses.



Comme il a déjà été dit *Les enfants du marais* illustre une utopie. On est un petit peu dans le domaine du conte de fées, « *Il était une fois dans un pays un homme pauvre qui vivait au bord d'un étang...* » et alors suit une description dans laquelle on n'arrête pas de nous montrer des paysages les uns plus beaux que les autres, verts, pleins d'eau, souriants. Dans ce parti pris du tout beau, les notes négatives sont soigneusement gommées : on y vit dans un printemps éternel, et

le froid n'est là qu'au moment nécessaire pour que le père du héros puisse mourir d'une manière naturelle, comme une feuille tombe d'un arbre lorsqu'elle est trop sèche. Ainsi toute prétention de réalité est consciemment écartée au profit d'un microclimat dont le mal est absent. A regarder vivre et gagner sa vie les personnages de l'étang il vient à la mémoire la description que fait Marx de l'emploi du temps des personnes lorsque le socialisme aura été installé : le matin travailler les champs ou faire du boulot manuel, en début d'après-midi aller à la pêche et le soir lire et écrire ses réflexions ou faire des débats avec des camarades. C'est un film conséquent, il part dans une direction et il ne change pas de cap.

Il est significatif de noter le rôle de l'étang dans les deux films, *Les enfants du marais* et *Rosetta*. Dans l'un, il est eau transparente, source de vie et refuge contre l'aliénation ; dans l'autre, mare boueuse, menace de mort et gouffre infernal prêt à engloutir tous les efforts de salut. Cependant, un peu à la manière de certains contes de fées, dans *Les enfants du marais* la situation heureuse se renverse à la fin : le carrosse redevient citrouille et les chevaux des rats. Dans la dernière scène, déjà dans nos jours, on nous montre que l'étang a été asséché et qu'à sa place pousse un grand centre commercial genre Carrefour. Le rêve est fini et Cendrillon atterrit dans la maison de la marâtre. Par ce côté conte de fées, ce film me rappelle beaucoup le superbe film de Minnelli sur le village enchanté de Brigadoon. Bien entendu, il n'est pas aussi accompli, il ne réussit pas cet effluve poétique qui se dégage de Brigadoon et qui en fait un chef d'œuvre universel.

C'est, sans doute, un film nostalgique, dans la mesure où le souvenir nostalgique à tendance à embellir des périodes et des endroits donnés où nous croyons avoir vécu les meilleures années de notre vie.

Néanmoins, par sa scène finale, *Les enfants du marais* converge vers la même réalité qui fait la substance des deux autres films : Trois films pour



une réalité, donc.

Trois films pour une même réalité, mais abordée de manière très différente : Au sommet, la réalité comme sujet d'investigation : *Rosetta* se propose comme un document versé au dossier de la connaissance de la réalité sociale sous joug de la version actuelle du capitalisme dite « économie de marché ». Ensuite, dans le même contexte, l'approche militante de *Ça commence aujourd'hui* : il y a dans ce monde des injustices, il faut les combattre ; engagez-vous dans un combat de tous les jours. Finalement, *Les enfants du marais* c'est l'évasion, la création d'un espace imaginaire qui soit l'antithèse de la réalité que nous vivons. On s'échappe, on renonce à comprendre et on renonce à combattre.